

MARIO ROSSIGNOL
JEAN-PIERRE STE-MARIE

LES PIONS DE
L'APOCALYPSE
LE RÊVE

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Jean de La Fontaine

I

L'AUTRE MONDE

*Colosse de Lipari, archipel des Éoliennes.
Dans un monde parallèle au nôtre, par un matin
ensoleillé.*

Lou émergea le premier.

L'état d'inconscience dans lequel son esprit était plongé depuis un temps impossible à évaluer lui donnait l'impression d'avoir des trous de mémoire. Il avait mal à la tête, et tous ses muscles lui donnaient l'impression d'avoir été roué de coups. Son premier réflexe fut de se lever. Mais tout se mit à tourner autour de lui et il tomba sur ses genoux. Les yeux fermés et la tête entre les mains, il jugea qu'il valait peut-être mieux attendre quelques instants et chercher à se souvenir de ce qui avait pu se passer.

La mémoire lui revenait peu à peu. Mais pendant qu'affluait l'information, il lui apparaissait de plus en plus difficile de départager ce qui était réalité et ce qui était fiction. Lou se souvint

de Mya, du grand Pierre et de l'îlot du Corps-Mort. Se trouvaient-ils à nouveau dans la vieille cabane abandonnée? Quand il rouvrit les yeux, les contours d'une porte close lui apparurent. La lumière se faufilait par des interstices tout autour. Par terre, une colonne de fourmis se déplaçait en un rythme constant sur les pierres noires qui constituaient le sol. La pièce avait une forme carrée et son plafond bas était percé d'un trou par lequel passait un escalier en colimaçon.

Lou alla d'abord s'enquérir de l'état de son compagnon étendu plus loin sur la fraîcheur du sol dallé. L'autre fut peu à peu tiré de sa torpeur et roula lentement sur lui-même pour se retrouver sur le dos.

— Qu'est-ce qui s'est passé? demanda-t-il d'une voix enchifrenée tout en ouvrant les yeux.

— Je ne sais plus trop, avoua Lou, il s'est produit quelque chose d'étrange...

— La sorcière!

Pierre bondit sur ses pieds, bousculant son compagnon, fouillant la pénombre tout autour de lui. Il tituba un instant puis réussit à retrouver son équilibre en s'appuyant contre le mur.

— Les loups, murmura-t-il.

— Allons, calme-toi, fit Lou, il n'y en a pas ici. Sauf peut-être moi...

— Mais où sommes-nous?

— Une fois dehors, nous serons fixés, supposa Lou en se dirigeant vers la porte de fer recouverte de poussière et de toiles d'araignées.

LE RÊVE

Le battant bascula difficilement, coincé qu'il était dans la rouille et figé par l'inaction.

L'oxydation ayant fait gonfler le bas de la porte, celle-ci s'ouvrit à peine, frottant sur le sol. Lou céda sa place au grand Pierre qui vint s'agripper à la poignée du battant. Le solide gaillard s'arc-bouta, bandant tous ses muscles. La porte de fer céda lentement, déchirant les fils tissés voilà longtemps déjà par les araignées, et glissa sur les dalles de pierre dans un bruit de métal hurlant. Le soleil les inonda soudain, ce qui les obligea à détourner le regard.

À travers l'embrasure dégagée par la porte entrouverte, ils aperçurent la mer. Une fois dehors, la main toujours en visière pour se protéger de la lumière abondante qui reflétait sur l'eau, la stupeur les cloua sur place avant de céder le pas à l'émerveillement.

Les deux garçons avancèrent de quelques pas avant de lever les yeux pour contempler la structure gigantesque qui les surplombait. Une statue immense composée de pierre et de bronze s'élevait jambes écartées sur une hauteur d'au moins quarante mètres. Ses mains réunies à la hauteur de la poitrine supportaient une grande vasque. Cet impressionnant colosse servait ni plus ni moins de phare et de porte d'entrée à un port. Pierre et Lou venaient de surgir du bâtiment qui servait de base à l'un des pieds de la monumentale statue.

Juste devant eux, glissant sur l'eau comme

un canard silencieux, un navire entra au port en jetant la voile. La rangée de rames qui parcourait chacun de ses flancs s'activa soudain sous des coups rythmés, battus sur un tambour sourd.

Ils suivirent la galère du regard, incapables de prononcer la moindre parole.

Et alors que le son grave d'un olifant leur parvenait, l'île leur apparut au-delà du port, comme une nouvelle merveille du monde.

Descendant en pente douce pour venir se jeter dans la mer, partagée entre les à-pics de roche, les forêts, les étages de pâturages et les bruyères, cette terre voluptueuse dévoilait sa cité à la blancheur immaculée. Parée de temples et de palais où s'alignaient des files de colonnes et où les tuiles d'argile rouge illuminaient les toits, la ville se présentait comme un somptueux joyau de l'Antiquité niché dans son écrin bleu de mer. Statues, jardins et fontaines entouraient le port qui grouillait d'activité. Juste sous une basse muraille, une route longeait le bord de l'eau où deux conducteurs montés sur des chars tirés par un couple de chevaux faisaient la course. Installé autour d'une anse naturelle, le petit port avait été savamment aménagé pour accueillir des navires à rames. Là, barques, birèmes, trirèmes, pentécontères et autres galères de combat rivalisaient de beauté par la décoration de leurs voiles ou de leur figure de proue. Plus loin, en retrait, un petit chantier était en cours. Alors que des charpentiers s'affairaient à compléter les bordages d'un navire,

d'autres fixaient à la plateforme mobile d'un moulin à scie, le tronc débité d'un grand pin noir.

Cette ville incroyable qui semblait pleine de vie aurait pourtant dû être abandonnée depuis des siècles. Rien de semblable n'existait sur terre sauf à l'état de ruines.

— Tu as déjà vu des images de cet endroit dans tes livres de géographie ? interrogea Lou.

— Mais où est-ce que cette maudite sorcière des mers nous a expédiés ? répondit l'autre comme s'il avait ignoré la question de son ami.

— Arrête un peu avec cette histoire de sorcière des mers, tu veux bien ?

— C'est ce qu'elle est...

— Elle a bien dit que nous la reverrions, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois que c'est bien ce qu'elle a dit.

— Alors nous n'avons pas d'autres choix que de nous rendre sur l'île et d'essayer de la retrouver, dit Lou. Et d'exiger son aide pour nous ramener chez nous.

— Si tu veux mon avis, je ne crois pas que ce soit son intention.

— Tu crois vraiment que ce qu'elle veut, c'est nous faire participer à sa stupide épreuve à laquelle je ne pige rien ?

Le silence s'installa entre les deux garçons pendant un moment. Quelques goélands criards tournaient en vol plané autour de la colossale statue aux pieds de laquelle ils se trouvaient. Ils se devaient de prendre une décision.

— Il faut bien admettre que malgré le caractère fantastique de ce qui nous est arrivé, nous n'avons d'autre choix que d'accepter le sort qui nous frappe. Ce voyage étrange, ce monde bizarre et cette sorcière maudite sont bien réels. Et il se peut fort bien que l'épreuve, quelle qu'elle soit, commence aujourd'hui pour nous.

— Je me fous de son épreuve ! Elle ne peut pas nous imposer quoi que ce soit.

— Elle nous a pourtant imposé ce voyage vers ce monde inconnu.

Lou montra du doigt une vieille barque de bois attachée à un anneau de fer fiché dans la roche un peu plus bas.

— Allons sur l'île, insista-t-il, nous y trouverons sûrement réponses à nos questions.

Le grand Pierre acquiesça et ils descendirent vers la barque. La peinture bleue se soulevait partout sur sa coque et la mousse croissait sous sa ligne de flottaison. Les rames se trouvaient malgré tout au fond. Les deux garçons y montèrent prudemment, comme pour ne pas éprouver inutilement sa solidité.

Homme de mer, le grand Pierre fixa les rames et entreprit de diriger l'embarcation vers un lieu d'accostage dans le port. Alors que son compagnon ramait vigoureusement, Lou ne put s'empêcher de lui faire une remarque.

— Tu te sens bien ? lui demanda-t-il hésitant.

— Très bien. J'ai même l'impression étrange

d'être plus fort, comme si mon corps avait vieilli et s'était raffermi.

— J'ai comme l'impression que tu es plus costaud, ajouta Lou, tu as quelque chose de changé, mais je ne saurais trop dire quoi exactement.

— Qu'importe ! À part l'inquiétude de ne pas savoir où nous sommes, je me sens très bien !

La vieille barque s'approcha rapidement d'un quai bas. Quelques travailleurs la regardèrent s'approcher, mais n'en firent pas de cas. Les deux garçons posèrent le pied sur le quai et assurèrent l'embarcation. Une grande enseigne, sculptée dans le bois et peinte de couleurs vives, leur indiqua enfin où ils se trouvaient.

— Port de Lipari, murmura Pierre. Ça ne me dit rien du tout. Ce n'est sûrement pas dans le golfe du Saint-Laurent !

— Je ne crois pas...

Ils traversèrent la place du port sous l'œil de plus en plus curieux des marins et des ouvriers. Leur tenue vestimentaire les trahissant, il leur fut impossible de passer inaperçus. Ils marchèrent d'un pas accéléré en remontant une rue vers le centre de la cité. Tout en haut se trouvait une place fortifiée, semblable à un château. Arrivés au pied des murailles, Lou saisit le bras du grand Pierre.

— Attends, dit-il, regarde !

Juste au côté d'une entrée grillagée se trouvait une affiche marquée « Albergo Poseidon ».

— Tu veux qu'on aille à l'hôtel? s'étonna Pierre.

— Et où diable veux-tu qu'on aille!

Après quelques secondes d'hésitation, ils traversèrent les grilles de la petite entrée pour se retrouver dans une élégante cour intérieure qui embaumait le parfum des fleurs. Quelques chambres aux portes identifiées par des chiffres romains en fer forgé étaient réparties autour de cette cour.

La voix grave du patron de l'endroit les fit sursauter. Curieusement, bien qu'ils sussent pertinemment que cette langue aux intonations latines leur était inconnue, ils furent en mesure de la comprendre. Ce moment d'étonnement obligea le patron à se répéter.

— Qui êtes-vous? leur demanda-t-il.

— Je... Je m'appelle Pierre St-Georges, bredouilla le Madelinot.

— Et moi Paul St-Louis, ajouta l'autre, mais on m'appelle Lou...

— Vous êtes Français?

— Canadiens français, en fait...

— Je connais! C'est une colonie française du côté du Nouveau Monde! Vous êtes ambassadeurs? Vous êtes reçus par l'empereur?

— Eh bien...

— Allez! Ne me dites rien! Cela ne me regarde pas. Vous n'avez pas de bagages?

— Non...

— Vous voyagez léger... mais ce n'est pas de

mes affaires ! Si vous avez besoin de quoi que ce soit durant votre séjour, faites-le-moi savoir.

— Et vous êtes... risqua Lou.

— Grec !

— Mais encore ?

— Je me nomme Diomède. Cette auberge m'appartient. Bienvenue.

Le Grec bien portant lança à Lou une clé accrochée à une plaquette de pierre calcaire sculptée. Il y était gravé « VII ».

— Prenez la sept, insista Diomède, et aussi un bain. Je vous trouve bien jeunes pour être ambassadeurs. Mais ne me dites rien, cela ne me concerne pas ! Ma femme ne cesse de me répéter que je suis bien trop curieux.

— Merci, dit Lou.

— C'est très gentil à vous, ajouta Pierre.

— Nous discuterons ce soir si vous voulez bien. Il est encore bien tôt.

— Je crois que nous en profiterons pour explorer votre île, hésita Pierre. Vous savez, je suis moi-même né sur une île.

— Alors nous sommes faits pour nous entendre !

— Vous savez où nous pourrions trouver des vêtements ? demanda Lou.

— Ça tombe bien, ma femme tient une blanchisserie. Elle fabrique entre autres des vêtements pour les ouvriers. Pantalon, tunique, tige, je vous fournirai ce qu'il vous plaira de porter. Venez avec moi.

— Merci, merci beaucoup...

Ils suivirent le tenancier jusqu'à la blanchisserie voisine. Là, ils trouvèrent de quoi se vêtir en promettant de payer au départ. Remarque bien audacieuse pour deux types sans le sou qui n'avaient pas la moindre idée de l'endroit où ils se trouvaient. La gentillesse de Diomède leur facilita la tâche.

Les garçons se dirigèrent rapidement vers la chambre numéro sept et s'y glissèrent sans rien dire. Une fois la porte refermée, le grand Pierre tempêta.

— Mais qu'est-ce que nous allons faire maintenant, chuchota-t-il entre ses dents. Nous n'avons même pas le moindre sou pour payer ces vêtements et cette chambre !

— Je sais, ne t'énerve pas...

— Nous devons coûte que coûte trouver la sorcière.

— Je sais, marmonna Lou.

Il jeta sur son lit deux paires de pantalons en coton écriu dont la taille s'ajustait à l'aide d'un cordon. Deux tuniques assorties tombèrent ensuite par-dessus.

— Changeons-nous, suggéra Lou, il sera plus facile de passer inaperçu.

— Ça ne me dit rien qui vaille, s'inquiéta le grand Pierre, cette île est bien étrange.

— Étrange ou pas, il nous faut faire avec. Il faut essayer de retrouver Mya. Il doit y avoir un chemin qui mène au sommet de la montagne

LE RÊVE

surplombant la ville. Il y a un bâtiment avec une tour à son sommet. De là-haut nous aurions une vue d'ensemble sur la cité et il nous serait peut-être plus facile d'orienter nos recherches.

— Ça me va, accepta Pierre sans rechigner.

Puis il retira son chandail pour enfiler la tunique.